

LE RÉVOLTÉ

POUR LA SUISSE

Un an Fr. 4 —
Six mois » 2 —
Trois mois » 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 centimes.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les 15 jours

POUR L'EXTERIEUR

Un an Fr. 5 50
Six mois » 2 65
Trois mois » 1 35

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : rue des Grottes, 24, GENÈVE

LA CRISE

A Lyon, St-Etienne, Marseille, dans toutes les villes d'industrie et de commerce, le chômage se fait sentir plus intense que jamais, de l'état aigu la crise devient chronique, des milliers de travailleurs, à tour de rôle, se croisent les bras, se serrent le ventre, attendant que messieurs les gouvernants veuillent s'occuper d'eux, que les capitalistes leur fassent l'agréable concession d'accepter leurs services, d'exploiter leur force de travail, d'en tirer des bénéfices et des rentes, en les volant sur le fruit de leur travail. Mais le gouvernement est occupé à faire massacrer de pauvres diables en Chine pour y préparer quelques tripotages financiers, — à leur façon, ils travaillent à faire diminuer la crise, en se débarrassant du trop-plein de travailleurs, — les capitalistes ont leurs magasins encombrés de produits, dans leurs ateliers les machines ronflent et produisent beaucoup plus de bénéfices que ne pourraient en donner les ouvriers — machines de chair. — Ces maîtres de nos destinées n'ont donc pas le temps de s'occuper des travailleurs, que ceux-ci aillent au diable, qu'ils crèvent dans un coin, sans faire trop de bruit et ne viennent pas troubler la digestion des repus, on ne peut rien faire pour eux.... et le maire les envoie au préfet qui les envoie au ministre qui lui les envoie se faire... berner ailleurs, et les travailleurs le ventre creux, hébétés, abrutis, servent bénévolement de volant à ce jeu de raquette, attendant patiemment qu'il tombe quelques miettes de la table de leurs exploiters. Que l'homme est donc bête !

Ainsi, voilà des gens qui ont contribué à former ce stock de produits qui les condamne aujourd'hui à l'immobilité, voilà des hommes qui ne demandent qu'à travailler et qui, renvoyés de Pierre, à Paul, Jacques, ne s'aperçoivent pas que l'on se moque d'eux, et qui attendent patiemment que la faim vienne les terrasser, que l'inanition les aient couchés, eux, et leur famille, sur le pavé, pour s'apercevoir qu'ils ont été volés, dupés et battus, et pas un sentiment de révolte contre leurs exploiters, pas une velléité d'indépendance contre cette société qui permet et consacre leur exploitation, rien, rien, que l'aplatissement et la lâcheté ! On va écouter le député, on se délègue auprès des autorités, par l'organe des soudoyés de la bourgeoisie on demande, bien humblement, de la munificence de monsieur le préfet, l'ouverture d'ateliers municipaux, on se répand en plaintes et en doléances, puis.... tranquillement, on rentre chez soi ; aux enfants qui demandent du pain, on répond que l'on attend une réponse de monsieur le ministre, et pendant ce temps, les privations et l'anémie continuent leur œuvre, et ce n'est pas la réponse de tous les ministres réunis qui viendra les troubler dans leurs ravages. Où le prolétariat en est-il tombé ?

Quand on réfléchit à cela, on en est à se demander si ce n'est pas à désespérer de la situation, si jamais on pourra trouver l'étincelle qui

doit galvaniser la masse et la pousser dans la voie des revendications. Ainsi, voilà Lyon qui a été agitée pendant plus de deux ans par une propagande anarchiste admirable, Lyon qui possède — nous avons pu le constater — une population énergique et révolutionnaire, eh bien, de toute cette force dépensée, de toutes ces idées jetées au vent de la propagande, et qui ont été lues dans les journaux, entendues dans les réunions, discutées dans les conversations, quand on voit une inertie pareille à celle dont sont frappés actuellement les travailleurs lyonnais, on se demande ce qu'il est resté de tout cela, et on serait tenté de se répondre : Rien....

Que faut-il donc à la masse pour qu'elle sorte de sa torpeur ? Qu'attend-elle donc pour agir ? La misère n'est-elle pas assez grande ? Chez les travailleurs, les cris des enfants réclamant du pain ne sont-ils pas assez déchirants ? Attendent-ils donc que les dernières convulsions de l'agonie aient roidi les membres décharnés de leurs enfants, pour prendre enfin leur place au soleil ? Ce serait à désespérer si la réflexion ne venait nous démontrer qu'il faut qu'il existe d'autres causes à cette atonie qui paralyse la masse et l'empêche d'agir.

Ces causes sont de différentes sortes. Il y a d'abord les préjugés qui, quoi qu'on ait fait, quoique leur absurdité soit reconnue, subsistent toujours tant qu'on ne les a pas combattus ouvertement, et reviennent plus vivaces au moment d'agir, il y a si longtemps qu'ils font partie intégrante de l'héritage de l'humanité ; ils sont tellement ancrés dans notre cerveau, qu'ils ne disparaissent pas du premier coup sous le souffle de la raison, il faut encore des circonstances qui entaillent l'individu à « s'asseoir dessus » ; il y a encore cette habitude qu'a la masse d'attendre qu'on la pousse, de se laisser entortiller par les premiers venus, il y a les intéressés qui sont toujours là, prêts à profiter des hésitations de la masse pour l'entraîner à user ses forces dans des réclamations stériles, ils font mouvoir tant de ficelles, que les vieilles habitudes aidant, la masse ne tarde pas à se laisser entraîner dans le bourbier des réclamations politiques.

Ce sont ces causes qu'il faut combattre, ce sont ces préjugés auxquels il faut porter le dernier coup, ce sont ces hésitations qu'il faut vaincre. Aux anarchistes militants qui habitent ce milieu d'agir, d'éclairer les travailleurs sur les véritables causes de leur misère, sur les meilleures mesures à prendre contre leurs exploiters ; à eux de démontrer aux travailleurs que, même le voudraient-ils, le préfet, les ministres ne peuvent rien pour arrêter cette crise, que ce n'est pas l'ouverture de quelques ateliers municipaux qui l'arrêteront davantage, que ce n'est pas l'aumône qu'on leur jettera, qui adoucira leur misère, elle n'aura pour effet que de prolonger leur agonie. Cette crise a des causes économiques, c'est sur le terrain économique qu'il faut qu'ils portent la lutte. Ils sont pris au ventre par le Capital, c'est à celui-ci qu'il faut qu'ils s'attaquent.

Ils n'ont pas de travail parce que les magasins

sont pleins, ils chôment parce que le commerce ne va pas, parce que « les produits ne s'écoulent pas ». Eh bien ! que vont-ils demander du travail ? Que vont-ils s'adresser au maire, au préfet, au ministre, pour obtenir du travail qui, une fois fait, prolongera la crise dont ils se plaignent ? Allons donc, le commerce ne va pas ?... Les magasins sont pleins ?... Les produits ne s'écoulent pas ?... Chez vous, on demande du pain, chez vous, il manque une foule d'objets de première nécessité ; votre femme n'ose plus sortir avec ses jupons déguenillés, avec sa robe fanée, qu'elle ménage comme ses yeux, car elle ne sait comment elle la remplacerait, une fois usée ; vos enfants courent la rue avec des culottes trouées, vous mêmes, n'osez plus aller dans les ateliers demander du travail, avec votre cotte toute rapiécée et vos souliers qui crèvent de rire, en ayant l'air de vous narquer, lorsque vous passez devant le magasin bondé de chaussures, qui attendent l'acheteur et dont l'encombrement occasionne le chômage !.... Eh bien qu'attendez-vous donc ?.... Dans ces magasins qui regorgent, ne voilà-t-il pas de quoi contenter tous les vôtres, et en même temps de quoi faire d'une pierre deux coups ? Vous et les vôtres, avez besoin de ce qu'ils contiennent, leur contenu occasionne votre chômage..... Videz-les, vous aurez ce qu'il vous manque : du travail, des vêtements et du pain !

Aux Jeunes Gens de la classe 1884

II

Dans la première partie de cet article, j'ai essayé de démontrer qu'il était de notre devoir, à nous, fils d'exploités et exploités nous-mêmes, d'abandonner la défense de la propriété à ceux qui s'en sont emparé et à leurs rejetons ; ordinairement, lorsqu'un animal quelconque — petit ou grand — s'est approprié une chose, il ne va chercher personne pour la garder, et si quelqu'un veut lui enlever cette propriété, il se met lui-même sur la défensive. Pourquoi l'homme n'en ferait-il pas autant et pourquoi surtout le bourgeois, qui est — comme chacun sait — le plus intelligent et le plus brave de tous les hommes, ne prendrait-il pas un fusil et n'irait-il pas en Chine ou autre part sauvegarder ses intérêts ? !

« A nous, le soleil et l'espace ! »

A nous l'exil, et l'exil avec toutes ses conséquences ! Si nous nous trouvons malheureux, il ne faudra pas nous rétracter en rentrant dans notre patrie et en faisant amende honorable, car alors nous aurions donné la mesure de notre lâcheté, cent fois plus grande que si nous avions de suite été soldats.

Si nous nous trouvons un jour en rapport avec l'un de ces hommes au cœur de pierre, à l'esprit bourré de pièces de 100 sous qui nous reprochera devant témoins notre inconduite et notre manque de courage, il ne faudra pas courber la tête devant ses remontrances et nous déclarer coupables ou repentants ; mais relever la tête bien haut et jeter à la face de ce Don Qui-

chotte en chambre la condamnation de sa classe. de son armée et de tout ce qui s'en suit : magistrature, police, clergé, gouvernement, etc.

Où, aux yeux de ces croquemitaines qui ont tous — à les entendre — mangé du Prussien, nous sommes des lâches et cependant, voyez-les ?!

Où sont ils, lors que les travailleurs soucieux de leurs droits et revenant leur liberté, font entendre un murmure, une menace, aussitôt ces braves sont en Prusse, en Angleterre ou... dans leurs caves, pen tant que les fils des ouvriers de Marseille mettent à la raison à coups de baïonnettes ou crosses de fusils les ouvriers de Paris ou de Lille, et réciproquement.

Ah ! ils seraient mal venus, ces patriotes qui font travailler les étrangers à moitié prix et qui versent des larmes de crocodiles sur les pauvres ouvriers français, honnêtes jusqu'à mourir de faim devant des richesses qu'on ira vendre aux sauvages d'Afrique ou d'Océanie — toujours par patriotisme — parce qu'on doit en retirer 10% de plus ; ils seraient mal venus, dis-je, en venant défendre devant des hommes convaincus et conscients de leurs véritables droits tout cet échafaudage de préjugés sur lequel repose l'organisme politique et social.

Il serait trop long et je m'éloignerait trop du but principal de cet article, en examinant toutes les fonctions outrageantes pour les principes que peuvent avoir les soldats, et qu'on leur fait faire. Nous les avons vus remplissant le rôle de policiers et garder à vue nos amis du procès de Lyon ; nous les voyons encore dans certaines contrées de la France républicaine et libre penseuse, s'agenouiller pieusement sur le passage des processions ; ne sont-ils pas allés à Anzin et autres lieux forcer les ouvriers à reprendre la chaîne de l'esclavage patronal ?

Des hommes atteints d'une espèce de socialisme plus sentimental que logique ont demandé à grand renfort de grosse caisse, la suppression des armées permanentes sans penser qu'ils demandent une chose qui entraînerait la bourgeoisie à sa ruine, ce qui n'est pas précisément ce que veut cette bourgeoisie ; un quart, que dis-je, un dixième de l'argent dépensé inutilement pour demander cela aurait suffi pour lancer à foison des manifestes engageant les soldats à désertir — certes ce ne sont pas les arguments qui nous manquent pour cela — et je crois que le résultat aurait été légèrement plus visible. Mais... on préfère parlementer.

Alors, camarades, le temps précieux pour vous, que vous emploieriez à apprendre les théories les plus propres à assassiner les ouvriers — étrangers ou français — employez-le à étudier les principes d'économie sociale et à frayer les réunions où se débattent vos intérêts. En même temps que plus instruits, vous serez plus hommes et plus dignes du grand rôle que vous prépare l'avenir.

En terminant, un mot à ceux de nos amis anarchistes qui seraient, au contraire de moi, d'avis que les militants d'entre nous, appelés sous les drapeaux, se rendent à leur régiment pour faire de la propagande et au besoin aider par l'action, un mouvement révolutionnaire. Appelé moi-même, cette année, à passer cinq ans sous la livrée soldatesque, on comprendra que j'avais intérêt à étudier cette question. J'avais à choisir entre la propagande à faire au régiment ou à aller en faire à l'étranger. J'ai choisi le dernier moyen.

Assurément il est une mission qui nous incombe et pour laquelle, comme je le disais tout à l'heure, les arguments ne nous manquent pas, c'est d'ouvrir les yeux aux malheureux que leurs préjugés ont fait partir, et qui n'ont quelquefois, souvent même, aucune idée politique. Mais je suis convaincu qu'un civil peut remplir plus utilement et plus longtemps cette mission, qu'un soldat lui-même ; lequel, bientôt dénoncé

par un camarade de chambrée complaisant, ira finir sa propagande sur les cailloux des chemins d'Afrique.

Cela est si vrai, que je ne sais pas un seul, parmi tous les socialistes de ma connaissance, qui ait pu faire de la bonne propagande, étant sous les drapeaux ; et, qu'au contraire, j'en connais beaucoup qui s'y sont passablement abrutis. Même en Russie, où l'élément révolutionnaire sort de la bourgeoisie aristocratique et où beaucoup de recrues, mêmes anarchistes, sont ou ont été officiers, quelquefois supérieurs ; je ne vois pas qu'une bonne propagande soit possible au régiment ; sans cela, étant donné le tempérament de nos compagnons russes et le grade qu'ils occupent et qui leur donne toute suprématie sur un certain nombre d'hommes, plus d'un régiment déjà se serait soulevé à leur voix — je devrais dire rien qu'à un signe d'eux — contre l'ordre de chose actuel. Et je ne sais pas que ce fait se soit produit une seule fois. Ces considérations m'ont fait préférer l'exil — si minime soit ce que l'on peut y accomplir — à une immobilité de cinq ans suivie d'un ramollissement du cerveau presque aussi considérable que celui qui a atteint ce pauvre M^r Grévy 1^{er} roi de France et de Mont-sous-Vaudrey.

Avez-vous remarqué, me disait hier un bourgeois, qu'une grande partie des souteneurs français qui exercent leur profession à l'étranger sont des anciens sous-officiers qui n'ont pas de métier ou ont oublié celui qu'ils avaient avant leur entrée au service ?

Je l'avais remarqué, en effet, et même j'avais vu le même fait se produire aussi en France.

UN RÉFRACTAIRE

COMÉDIE BOURGEOISE

Nous avons reçus de Paris, trop tard pour insérer dans notre dernier numéro, le compte-rendu du procès intenté à nos amis Seignée, Rozier et la veuve Dejoux. On se rappelle les faits. Une belle nuit une bande de malfaiteurs, composée d'une vingtaine d'individus, sous la conduite d'un commissaire et d'un officier de paix, faisait irruption dans le domicile du compagnon Rozier, enlevaient tout ce qui était à leur convenance et l'arrêtaient ainsi que sa mère et son frère. Le lendemain, c'était les compagnons Millet et Seignée que l'on arrêtaient, on ne mettait pas moins de trente argousins sur pied pour procéder à l'arrestation de ce dernier. Des perquisitions furent opérées au domicile de la veuve du compagnon Dejoux.

Au cours de l'instruction, la mère et le frère du compagnon Rozier furent relâchés, ainsi que le compagnon Millet.

Rozier, Seignée et la veuve Dejoux comparaissent, il y a quinze jours, devant la 11^{me} Chambre, sous l'inculpation de coups et blessures aux agents, de fabrication et de détention de matières explosibles. L'attitude de nos amis a été excellente. On connaît leur condamnation, la veuve a été acquittée, la mère du compagnon Rozier déclarée civilement responsable ; cela se comprend, ils ont volé cinq mille francs chez cette pauvre femme, il fallait bien un prétexte pour se les approprier.

Au début de la séance, le compagnon Rozier a lu la déclaration suivante, signée aussi par le compagnon Seignée :

DÉCLARATION DES ACCUSÉS AU TRIBUNAL

Messieurs,

Attendu, que les juges appartiennent à la classe bourgeoise qui est notre ennemie mortelle.

Attendu, qu'étant payés, et leur situation dépendant de cette même classe que nous attaquons.

Attendu du reste, que nous ne reconnaissons à personne le droit de juger les autres.

Nous déclarons repousser toute participation à la comédie qui va se jouer, et nous ne répondrons que quand nous le jugerons bon pour développer nos idées, afin que le public pu se juger des mobiles qui nous font agir.

Eng. JOUTANT dit Rozier.
Henri SEIGNÉE.

Voici le résumé de la défense prononcée par Rozier, nous passons sous silence le défilé des témoins à charge, de l'expert, etc., rien de plus bête qu'une déposition de mouchard :

Messieurs,

Quand une société est basée sur l'égoïsme, quand pour satisfaire les insatiables appétits de quelques privilégiés, quand pour assouvir la cupidité d'une poignée de parasites, elle en arrive à repousser les travailleurs du banquet de la vie, un devoir impérieux s'impose à la masse des producteurs : Lever l'étendard de la révolte, au nom du droit à l'existence, de l'équité, de la justice !

Or, messieurs, c'est le cas de notre société, qui, divisée en deux camps, la classe des parasites et celle des producteurs, fait que les premiers tout en ne prenant aucune part à la production, se trouvent en possession de toutes les richesses ; alors que ces derniers qui créent tout, ne possèdent rien, pas même la certitude d'avoir une bouchée de pain à se mettre sous la dent, s'il prend la fantaisie à leurs exploités de les jeter à la porte de leurs ateliers.

Où messieurs, c'est là le cas de notre société, et pour vous le prouver, permettez-moi de vous tracer à grands traits le tableau de la situation misérable des travailleurs.

Depuis que la crise industrielle se fait sentir combien de travailleurs ont été jetés sur le pavé ? Combien de familles ont été livrées à la misère ? Combien de filles poussées à la prostitution ? Combien de désespérés ont dû avoir recours au suicide pour mettre fin à leur douleur ?

Mais avant d'analyser tous les maux qu'a engendré cette crise, voyons un peu ce qu'elle est et à quoi elle tient.

Osez-vous soutenir que votre République est le gouvernement du peuple et que vous apportez tous vos efforts à créer le bien-être social ? Je pourrais bien vous répondre que tous les gouvernements sont contre le peuple et qu'ils n'ont d'autre raison d'être qu'autant qu'ils l'oppriment ; mais le mal ne réside pas seulement dans le gouvernement, il est une résultante de la mauvaise organisation de la société, il tient au système économique lui-même.

C'est pour cela que nous attaquons moins le gouvernement que la société, et que nous réservons nos coups pour frapper le capital ; car celui qui nous opprime le plus n'est pas celui qui vous prend au collet mais bien celui qui vous prend au ventre. C'est pour cela que nous ne nous lasserons jamais de dire aux producteurs, que tant qu'ils ne rentreront pas en possession des instruments de travail, ils resteront à la merci des barons du capital, ils ne seront pas libres, ne cesseront pas d'être exploités et ne pourront pas jouir du fruit de leur labeur.

Nous autres anarchistes, nous ne sommes pas patriotes, nous ne voyons dans le mot "Patrie" qu'un expédient, qu'une intrigue à l'aide de laquelle on fait entrégorger des centaines de mille hommes qui, quoique n'étant pas du même pays, n'en font pas moins partie de l'humanité. Heureusement, les peuples commencent à voir clair.

Quand la bourgeoisie crie : " la patrie est en danger ", c'est : " les coffres-forts sont vides ", qu'il faut comprendre.

Je disais que nous ne sommes pas patriotes ; je tiens à vous faire remarquer que nous voulons l'élargissement de la patrie à la mesure de l'univers ; c'est dire que nous serons patriotes, lorsque toutes les patries n'en feront qu'une.

Qu'y a-t-il de changé de l'esclavage antique à l'esclavage moderne ? Dans l'Antiquité les maîtres avaient le droit de donner la mort à leurs esclaves ; et aujourd'hui, n'ont-ils pas ce droit ? Ne le mettent-ils pas en pratique ? N'en ont-ils pas la force ? Seulement dans l'Antiquité les exploités savaient qu'ils étaient esclaves, tandis qu'aujourd'hui on leur dit qu'ils sont libres, il y en a qui le croient. Ils ont l'illusion en plus.

Mais, ce serait puéril de se borner à gémir sur le mal, sans en chercher courageusement le remède !

Et le mal est certain dans le principe d'individualisme et d'égoïsme qui partout sert de base à l'organisation sociale actuelle, principe qui enfante la cupidité, l'ambition, l'orgueil, l'inhumanité, l'excèsive opulence de quelques-uns et l'extrême misère de la masse, les rivalités, les haines, la discorde, et la guerre.

Le mal, en un mot, est tout entier dans cette société marâtre qui dévore elle-même ses enfants, dans les lois, dans le gouvernement, dans le principe d'autorité.

C'est pour cela que nous avons inscrit sur notre drapeau : " Guerre à l'autorité ", par tous les moyens, quels qu'ils soient.

Assez longtemps, l'humanité a travaillé à se rincer des fers, en prodiguant le plus pur de son sang, pour servir l'ambition de quelques despotes, il est temps qu'elle travaille à sa défense, et c'est la bourgeoisie qui prépare les événements qui doivent amener sa perte. C'est vous qui, par votre rapacité, préparez votre chute. La misère et le désespoir créent les émeutes et les révolutions, et c'est vous et vos institutions, qui engendrez la misère et le désespoir.

Oh, nous nous savons bien que vous nous attendez avec vos troupes armées jusqu'aux dents, mais nous ne serons pas si bêtes d'aller présenter nos poitrines sous la guele de vos mitrailleuses. Les révolutions passées nous sont un triste exemple. Nous employerons les moyens que la science nous indique ; la dynamite comme le poison, la nitro-glycérine comme le pétrole, nous agirons aussi bien dans l'ombre

comme au grand jour. Pour nous débarrasser de nos exploités tous les moyens nous serons bons.

Dans les révolutions passées on a craint d'employer les moyens trop violents, on a protégé la propriété de toute atteinte. Nous ne retomberons pas dans les mêmes errements; loin de protéger la propriété, nous dirons aux révoltés: Descendez de vos galeas insalubres et prenez place dans ces maisons où vos exploités se prélassent dans de bonnes conditions d'hygiène, à ceux qui seront en guenilles: Entrez dans les magasins et prenez ce dont vous avez besoin.

C'est sur la science que sont basées nos théories, c'est à l'aide de la science que nous accomplirons la liquidation sociale.

Nos revendications sont légitimes!

Nous ne voulons plus d'autorité; l'homme étant ambiteux, nous voulons lui retirer des mains cet instrument de domination: le gouvernement. Nous voulons la liberté illimitée; or la liberté est incompatible avec l'autorité, l'une est la négation de l'autre.

Eh bien! messieurs, si tous cela constitue un crime, vous pouvez me considérer comme un grand criminel, et lancer contre moi les foudres vengeresses de vos lois factices.

MOUVEMENT SOCIAL

France

MONCEAU-LES-MINES. — Une cartouche de dynamite a éclaté dans la maison d'un garde particulier de Chagot. Voilà qui vaut mieux que les croix et les chapelles. Quand ça sera dans la maison de Chagot, ça sera tout-à-fait bien.

L'émotion produite par cet acte n'était pas calmée, qu'une nouvelle explosion avait lieu à Ciry-le-Noble, dans la maison d'un débitant, parent d'un ingénieur qui a figuré comme témoin à charge dans le procès de Montceau, et aussi mal noté que lui chez les travailleurs.

Allons, allons ça commence à marcher.

Cette semaine, à la salle du Commerce, il y avait une réunion. Trois mouchards s'étant avisés de s'y faufiler et ayant été reconnus, l'un d'eux — les autres ayant pu se sauver — a reçu une *dégelée* dont il se souviendra. Il avait déposé contre notre ami Rozier dans le procès qui vient d'avoir lieu.

DIJON. — Nos amis de cette localité, viennent de publier un excellent manifeste intitulé: *Pourquoi y a-t-il des anarchistes? D'où vient la misère?*

LYON. — Nous assistons à une triste application de la loi sur la presse. Depuis que la librairie et l'imprimerie sont *libres*, on n'avait jamais vu pareille chasse, dirigée contre les personnes qui impriment ou font imprimer des affiches.

Il est bien entendu que tout l'honneur en revient à la police lyonnaise.

Ainsi, commandez n'importe quelle affiche, immédiatement vous recevez une note, vous invitant à passer chez le co... Père-Rodin. Ce triste farceur vous demande alors: pourquoi avez-vous fait imprimer cette affiche? Dans quel but? Faites en sorte de ne pas recommencer! C'est un procédé qui vous indique quelle liberté il vous accorde.

Enfin, comme dernier exemple de bêtise, voici un exploit de ce policier-cerf, bête et naïf:

Un candidat perpétuel à toutes les élections, afficha dernièrement une proclamation. Immédiatement on fouille dans les dépôts faits la veille à la préfecture, on ne retrouve rien.

On le fait appeler, pour lui annoncer gravement qu'il y a un procès-verbal pour n'avoir pas déposé deux exemplaires. Or, il y avait *un an* que ces affiches étaient imprimées!!

Une bombe lancée contre une fenêtre de la caserne des gendarmes, du quartier Bellecour, a éclaté en occasionnant que des dégâts matériels. Un peu plus de marchandise et que ça réussisse...

BELFORT. — Dans les grandes manœuvres qui eurent lieu, il y a quelques jours dans les environs de cette ville, un sous-lieutenant de ligne — vraie brute — a été *justicié* par un soldat resté inconnu. L'enquête à laquelle s'est livrée l'autorité militaire, n'a pas abouti, et ordre a été donné de cacher cette affaire aux journaux, afin d'éviter la contagion de l'exemple, ces dernières années le respect que le soldat doit à son supérieur se manifestant souvent et le mieux dans les exercices à feux de la petite guerre.

Bravo au justicier inconnu!

RESPECT A LA PROPRIÉTÉ!!

Au Pecq, un enfant ayant voulu cueillir une grappe de raisin, le propriétaire de la vigne l'a tué d'un coup d'échelas!

Quel bel effet que ferait une cartouche de dynamite qui éclaterait sous ses pieds.

Autriche-Hongrie

Il s'est passé dans ces derniers temps de si atroces choses, la persécution contre les compagnons allemands se poursuit avec une telle rigueur, que quiconque possède la moindre étincelle de sentiment, est pris de haine et de dégoût pour ces « gardiens de l'ordre » et n'attend plus que l'occasion de se venger d'eux.

A peine la nouvelle de la mort du compagnon Stellmacher avait eu le temps de s'effacer, que c'est la nouvelle de la mort du compagnon Kammerer. Comme Stellmacher, Kammerer était fils d'une pauvre famille de la Silésie, c'est-à-dire issu d'un peuple parmi lequel la faim fait chaque année de nombreuses victimes. Il était membre d'un groupe actif, débarrassa la société de l'espion Hlubeck, et prit part à plusieurs actions au service de l'humanité. C'était un jeune homme très-tranquille, peu communicatif, d'un excellent caractère, mais qui ne reculait devant aucun moyen lorsqu'il s'agissait de faire une chose avantageuse pour son parti.

Il lui arriva souvent, et surtout quelques temps avant son arrestation, de souffrir de la faim, pour ne pas employer pour lui, l'argent appartenant au parti. Lui, qui était prêt à faire avoir des millions au mouvement révolutionnaire, et qui était décidé à tenter un grand coup qui malheureusement ne réussit pas, souffrit souvent de la faim.

Héros d'une hardiesse incroyable, il a été étranglé par les bandits autrichiens.

Il est monté en souriant à la potence quoiqu'il pût encore à peine se trainer, par suite des mauvais traitements qu'on lui avait fait subir en prison. Compagnons de tous pays, si vous l'aviez connu personnellement, vous seriez tous émus de douleur et de pitié, et tous, vous voudriez le venger.

Kammerer, décrié comme traître, par la lâche presse bourgeoise n'a jamais fait un seul aveu pouvant nuire, soit à la cause qu'il servait, soit à quelqu'un de ses compagnons. Il est mort comme il avait vécu, en vrai révolutionnaire.

Russie

L'entrevue des trois empereurs ayant pour but la consécration d'une union russo-germanique, en vue d'exterminer les nihilistes, les anarchistes et toutes sortes de révolutionnaires, a déjà reçu deux démentis.

D'un côté les paysans russes, en massacrant dans le gouvernement de Saratoff une colonie allemande, ont démontré que l'amitié entre les souverains n'est point un gage d'amitié entre les peuples.

Le moujik ne veut pas partager la terre qu'il cultive avec l'étranger; néanmoins dans le gouvernement de Saratoff des milliers d'allemands se sont emparés de cette terre et font travailler le moujik, à leur profit, comme une bête de somme.

L'entrevue de Sciernovicie devait consacrer cette injustice séculaire en menaçant quiconque

se révolterait contre l'ordre social d'une persécution internationale.

Loin de se laisser intimider par ces mesures solennellement arrêtées par trois empereurs et leurs trois *grands* ministres, l'humble moujik s'empressa de porter un défi éclatant à la volonté de son tzar et de ses amis intimes.

En même temps les étudiants russes lésés par la nouvelle loi sur les universités, qui enlevait à ces institutions les derniers vestiges de liberté, ont profité de la grande fête du jubilé cinquantenaire de l'université de Kieff pour laisser éclater leur mécontentement.

Les désordres dans les universités russes sont presque continuels, mais jamais encore ils n'avaient pris de telles proportions. Ce fut une véritable émeute. Après avoir refusé de participer à la solennité organisée par le gouvernement, deux mille étudiants entourèrent l'édifice de l'université et accueillirent par des sifflets et huées tous ceux qui ne se rangeaient pas de leur côté. Alors on envoya un escadron de gendarmes pour les mettre à la raison; une bagarre s'en suivit; plusieurs étudiants furent blessés, et un grand nombre furent arrêtés. Le soir, la foule voulut forcer les portes de la prison pour délivrer les étudiants détenus, et de nouveau les rues de Kieff furent arrosées, du sang des révolutionnaires. L'effervescence n'est point encore calmée.

A son retour, après son entrevue avec ses aimables cousins, le tzar a pu constater, qu'en dépit de toutes les expulsions dirigées contre les anarchistes en Suisse, leur nombre en Russie va toujours croissant.

A quoi bon s'être risqué dans un voyage périlleux à Sciernovicie? N'aurait-il pas mieux valu rester tranquillement dans sa forteresse à triple murailles de Gatchina.

Dans le courant de ce mois aura lieu à Odessa le procès du célèbre révolutionnaire Deutch, que la police badoise a livré au bourreau du tzar, au printemps dernier. Deutch a été parmi les premiers terroristes russes; il est accusé d'avoir voulu tuer, il y a dix ans, le mouchard Goronovitch. Deutch a refusé de prendre un avocat, il se défendra lui-même. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce procès remarquable à plus d'un titre.

Allemagne

Grandes manœuvres militaires en Allemagne. Deux soldats qui avaient refusé de monter dans un wagon à bestiaux et qui s'étaient adressés à l'empereur, se sont vu octroyer chacun sept années de réclusion!

A Mulhouse, on manœuvrait fort. — Le 2^e bataillon du 16^e régiment n'était pas content. Chargé d'aller chercher le bout de lingé attaché à une perche (vulgo — le drapeau) chez son commandant, Von Otto, il attendit une demi-heure durant le réveil de ce chef. Enfin il arriva au champ de manœuvre, mais en retard! Une telle faute ne pouvait rester impunie! Le lendemain, par l'ordre d'un gredin, le général von Bergen, tout le bataillon dut faire une marche forcée de 10 heures, sans halte, qui eut comme résultat, 118 hommes tombés malades de fatigue et 3 hommes enterrés à Thaur. — Le général von Bergen n'a pas encore été *justicié*.

Dans les environs de Mulhouse, un poste de 12 soldats s'étant endormi, les paysans — je suppose — les débarrassèrent de leurs fusils, au réveil ils n'en retrouvèrent qu'un, qu'on avait brisé.

Suisse

En Suisse, tout au militarisme:

Les petits bourgeois, officiers plus ou moins galonnés, en rupture de boutique et de comptoir, ont pu se ficher une bosse d'autoritarisme aux dépens des soldats placés sous leurs ordres. Seulement on a pu constater partout que le respect, la discipline s'en vont; les hommes envoyaient promener leurs chefs carrément;

bien mieux, le bataillon 24, du Jura, qui devait sur le désir d'un galonné de l'état-major, courir pas gymnastique, alors qu'il était harassé, déclara tout simplement qu'il irait au pas et pas autrement, le résultat restant en somme le même pour le soldat. Au point de vue militaire, la fameuse retraite que l'on comptait devoir être brillante fut piteuse, chacun traînait sa livrée en jurant contre les chefs qui n'osèrent rien dire, les soldats étant tous d'accord. Cet esprit d'indiscipline et de révolte qui commence à poindre vaut bien les millions que la confédération vient de dépenser d'une façon si idiote.

LETTRÉ JURASSIENNE

Il existe quelque part dans le Jura Bernois un journal vraiment impayable pour les bouffonneries qu'il sert chaque jour, sous forme d'articles politiques, à ses débonnaires lecteurs.

Ce canard bourgeois doublé de juif, j'ai nommé le *National Suisse*, organe des montagnes Neuchâteloises, a d'abord une correspondance parisienne très-curieuse par la manière dont sont commentés les faits politiques qui se produisent en France; l'auteur de cette correspondance se montre selon le cas, ferryste ou radical, mais toujours rétrograde, et partisan quand même de la répression contre les partis socialistes, notamment des anarchistes qui troublent par leurs actes les *bonnes dispositions* de MM^e du gouvernement.

Mais quoi que nous en ayons, ce n'est point de cette correspondance parisienne du journal Neuchâtelois que nous voulons nous occuper aujourd'hui, mais d'une série d'articles parus successivement ces derniers jours, lesquels avaient la prétention d'être une étude sur la crise industrielle dans l'horlogerie jurassienne en même temps qu'une critique des procédés employés par certains, fabricants qui portent un préjudice grave à cette industrie.

Le seul canton de Neuchâtel où se trouvent la Chaux-de-Fonds, Saint-Imier, le Locle, etc., produit annuellement un million de montres représentant une valeur de cinquante millions, livrés un peu partout au commerce international « On produit trop, — c'est le *National* qui parle — il faudrait s'attacher à produire moins et meilleur, maintenir les prix, conserver la réputation de la fabrication Neuchâteloise afin de gagner les commandes que la concurrence a jetées dans les villes rivales. » etc., etc.

Les théories préconisées par le *National Suisse* sont celles de tous les bourgeois de tous les pays. De la part des porte-parole du patronat, il n'y a rien d'étonnant à cela. Aussi ne devrait-on point s'arrêter à ces sorties habituelles de MM^e du journalisme, si l'on n'avait parfois d'autres raisons de le faire, et c'est ici le cas.

Il serait naïf de croire que les rédacteurs du *National* ou de tout autre *Impartial* de même acabit, ont autant d'ignorance, qu'ils en affectent, des choses de l'économie sociale. Ils doivent savoir comme tout le monde que la concurrence étant l'âme du commerce, il faut en subir les conséquences, baisser les prix, produire beaucoup et forcer la consommation par tous les moyens; la forcer à ce point qu'à un moment donné les débouchés se ferment, les marchés s'encombrant et les magasins regorgent, alors les travailleurs se voient forcés de se croiser les bras devant les produits accumulés par une production insensée. Ils doivent savoir cela mais ils ne peuvent l'avouer, car ce serait avouer que la bourgeoisie est incapable d'arrêter le fléau, et admettre la nécessité de la Révolution. Or, de la part de la bourgeoisie et de ses souteneurs il ne faut pas s'attendre à un aveu pareil. Et c'est pourquoi ne pouvant indiquer le seul remède qu'il y ait à opposer aux progrès du mal, nos écrivains en sont réduits à proposer des palliatifs ridicules.

Pauvre *National*, que je vous plains! Vous reconnaissez que l'industrie horlogère, comme toutes les autres industries, du reste, est en souffrance; que les fortunes patronales ne sont plus aussi rapides qu'autrefois; que les salaires

ont baissé, que la misère est à vos portes, et pour éviter ce désastre, vous proposez... de maintenir les prix, de perfectionner l'outillage! Si c'est là tout ce que votre intérêt de patriote et votre savoir de journaliste vous ont suggéré, c'est peu, avouez-le.

Pourtant, vous avez mieux, paraît-il, puisque dans l'article suivant, après avoir traité la question au point de vue industriel, vous l'onvisagez au point de vue économique et vous dites en résumé, que la question sociale s'impose, que les nouvelles « données économiques » ont fixé l'attention des savants, ce qui vous fait citer dans la même ligne, Léon Say et Schæfle, deux hommes sans doute fort surpris de se trouver ensemble en pareille occasion, attendu que Schæfle est un ancien ministre autrichien à tendances socialistes, et Léon Say, un ancien ministre français, excessivement riche, et par conséquent, excessivement bourgeois. Sauf ce détail, vous manifestez des idées avancées quand plus loin vous ajoutez que: *l'on devra forcément s'occuper de faire une répartition plus équitable de la fortune publique.* Cela est déjà bon, seulement vous entendez sans doute faire cette répartition plus équitable, au moyen du parlementarisme, et comme le parlementarisme ne fera jamais rien qui ressemble à quelque chose de si peu équitable que ça soit, nous serons très-probablement obligés de le faire nous-mêmes.

Par exemple, vous touchez juste quand vous dites que les libéraux allemands ne se contenteront pas des projets de M^r de Bismarck, touchant les réformes économiques, parce qu'elles sont insuffisantes. Oui, sans doute, elles sont insuffisantes, et notez bien que si les projets de réforme économique du grand chancelier sont considérés comme insuffisants, ce n'est pas précisément parce que les députés libéraux ont le désir d'aller plus vite en besogne, mais parce qu'ils y sont forcés (*). Oui, il y a au-dessus de la démocratie allemande, au-dessus de M^r de Bismarck, une force à laquelle on ne résiste pas, cette force, c'est le progrès poussé par le peuple, c'est lui qui oblige les savants dont vous parliez tout-à-l'heure, à descendre dans l'arène politique pour assister au combat que se livrent ces deux adversaires en présence: Le Passé et l'Avenir; deux champions représentant, l'un le servilisme et l'esclavage, l'autre, la liberté. Oui, c'est le progrès social qui oblige les tyrans à persécuter les peuples, en attendant qu'il les oblige à disparaître, c'est lui encore, qui vous inspire malgré vous, ô *National* innocent! quand vous abordez l'examen d'une question qui vous répugne, parce que vous ne pouvez pas rester logique et conséquent avec votre devoir. Et si vous traitez ces questions, c'est uniquement, vous le savez, parce que le besoin s'en fait sentir et pour que vos lecteurs attirés sans cesse vers ce sujet brûlant, à notre époque, ne disent pas en vous jetant de côté:

— Ce journal est assomant!

Donc, vous l'avez admis, la question sociale s'impose, c'est un aveu que nous enregistrons. Quant à la manière de la résoudre, vous pouvez être certain qu'il est inutile de vous en tracasser car *la chose* se fera sans vous, et malgré vous. Assez longtemps les peuples s'en sont remis à d'autres du soin de leurs affaires; il est bien temps qu'ils les fassent eux-mêmes. C'est ce que nous faisons.

Italie

Nous recevons de nos amis de Milan, une protestation contre les calomnies, auxquelles sont en butte les anarchistes, et notamment le compagnon Rocco Lombardo, — dont nous avons annoncé la mort dans notre dernier numéro — de la part de la presse cléricale et bourgeoise. Inutile, compagnons de perdre son

(*) Et qu'ils savent que ce qu'ils demandent n'est pas plus dangereux pour leurs privilèges, que les projets de M^r de Bismarck.

temps à réfuter les gredineries de ces pantins. Logez-leur seulement votre pied quelque part, quand vous les rencontrez sur votre passage.

Bibliographie

Nous avons reçu la circulaire suivante, que l'on nous prie d'insérer, que l'abondance de copie nous a seule empêché d'insérer:

REVUE ANTI-PATRIOTIQUE ET RÉVOLUTIONNAIRE COMPAGNON

Convaincus de l'absurdité du patriotisme et indignés de voir la façon dont la bourgeoisie a brulé la jeunesse à l'école, à l'atelier et dans les sociétés, nous avons décidé de faire paraître un organe rédigé par les jeunes révolutionnaires de Paris, avec la collaboration de nombreux correspondants internationaux, dans le but de combattre énergiquement le chauvinisme et tous les préjugés.

Cette Revue paraîtra, le 4 Octobre et tous les premiers samedis de chaque mois.

Nous exprimons le désir de vous compter parmi nos abonnés et parmi nos collaborateurs pour la partie révolutionnaire de votre région. Les abonnements et les correspondances sont reçus chez le compagnon Deherme, 5 rue du Roi-Doré, à Paris.

Recevez, Compagnon, nos saluts révolutionnaires.

Le Secrétaire,

G. DEHERME,

5, rue du Roi-Doré, Paris.

Ajoutons que la revue est parue, et qu'elle se déclare franchement anarchiste.

Nous recevons du citoyen Pemjean une lettre dont nous extrayons les passages suivants:

Bruxelles, 21 Septembre 1884.

Citoyen Rédacteur,

Dans le bienveillant entrefilet que vous consacrez à ma brochure *Plus de frontières*, et dont je vous remercie cordialement, vous vous demandez pourquoi je donne comme exemple aux militants révolutionnaires, les membres de la Société des Amis, autrement dit les Quakers.

Il y a là une fausse interprétation de ma pensée que redressera la simple reproduction du passage suivant de ma brochure:

« Il s'est fondé, vers l'an 1650, une secte dont on a coutume de sourire, quand on en entend prononcer le nom. Quelques-uns de ses dogmes et de ses usages prêtent en effet à l'ironie; mais il est, un de ses actes " auquel nous ne saurions trop applaudir et que nous offrons comme exemple à tous nos frères d'armes et de misère. La " Société des Amis ", dont les membres sont universellement connus sous le nom de Quakers, ne se contentait pas d'anathémiser la guerre, mais elle défendait formellement à ses adhérents d'y prendre aucune part. »

Ce n'est donc pas la conduite en général des Quakers que je conseille à nos coreligionnaires d'imiter, mais une partie de leur conduite.

Phraseurs et Prolétaires — Cette brochure est en vente chez Courchinoux, 67, rue Mouffetard. — Favet, 113, rue du Temple. — Jeannesson, 37, rue Pastourelle à Paris.

On trouve également à la librairie Courchinoux, toutes les brochures, ainsi que les collections des journaux révolutionnaires parus.

A NOS AMIS

L'abondance de copie nous force à renvoyer au prochain numéro, la publication d'une circulaire des réfugiés espagnols de Paris et d'une autre des groupes de Bordeaux, relative à la publication de la Revue qu'ils préparent.

PETITE CORRESPONDANCE

L. à Londres. — Nous attendons pour la semaine prochaine, votre correspondance. Nous comptons dessus.

B. van O. à Amsterdam. — Faut-il vous servir l'abonnement?

C. à Milan. — Nous vous expédions les Nos 1 et 2. Prière de nous les réexpédier sitôt copiés ce sont les seuls qui nous restent. Avons reçu les 10 fr.

Coupeur de chausses à Paris. — Avons reçu les 3 francs de vente par V...

Genève. Imprimerie Jurassienne, 24, rue des Grottes.